

Notre parcours et nos stations. Carte fédérale de 1979.

Nous partons de la maison de notre ami Eugène et nous montons droit contre la pente. Celle-ci est très raide, qui nous fait grimper d'une petite centaine de mètres de dénivellation en quelques minutes.

Tout au long de cette pente on peut constater que celle-ci aurait été parfaite pour l'exercice du ski. Et effectivement eu lieu un concours en ces lieux mêmes dans les années soixante. Y excella notre future championne vaudoise, Lise-Marie Morerod.

Cette longue pente, somme toute assez régulière, avec cependant quelques bons gros cailloux qui doivent disparaître sous la neige, permet instantanément à l'amateur de piquet d'effectuer le tracé idéal. Elle oblige aussi à se remémorer en même temps les difficultés du slalom spécial que l'on ne maîtrise que de deux manières. La première étant qu'il y faut l'entraînement de nombreuses saisons, la seconde qu'il est nécessaire de posséder un certain don de funambule que d'aucuns n'acquerront jamais. Tant et si bien que malgré toutes les préparations d'une troupe de nombreux skieurs, ce seront toujours les mêmes qui se présenteront sur la ligne d'arrivée dans le meilleur temps. Ainsi la souplesse, la rapidité du coup d'œil, le sens de l'équilibre, la faculté de se ressaisir instantanément après une « cantsée », n'appartiendront jamais qu'à une poignée d'individus, hommes ou femmes, et que les autres, malgré toute leur bonne volonté, resteront toujours à la traîne. Ce fut notre cas, avec une figuration permanente dans le bas des classements ! La fierté, crénom, en prenait un coup. Mais belle et rude école quand même, dont l'enseignement nous sert toujours aujourd'hui !

Ce détour par le ski nous permet d'arriver au sommet de la pente et de tirer contre l'un des rares Mollards encore debout, celui de chez Paul au Sonneur. Marcel Golay de l'Orient, en fut l'un des derniers habitants à l'année. Il raconte dans l'une de ses brochures – voir les quelques pages en bas de texte - qu'il mettait trois quarts d'heure pour rejoindre le Brassus. C'est manifestement faux, puisqu'un enfant, au pas de course, peut, en cinq minutes, rejoindre la grande route du Brassus à Bois d'Amont, et qu'en suivant celle-ci contre le village, il ne met que dix minutes pour y rejoindre l'école. Et s'il fréquente celle du Bas-du-Chenit alors existante, il met moins de temps encore. On constate en conséquence que les Mollards ne sont pas vraiment éloignés du fond de la Vallée et que seule la forte déclivité pour les rejoindre complique la situation. Les chemins étaient par ailleurs peu nombreux au travers de la pente pour rejoindre ces maisons foraines depuis les bas. Pour se rendre aux Mollards chez Sonneur, on empruntait un chemin partant du hameau de Chez les Lecoultre.

La maison que nous avons sous les yeux n'est plus aux mains des Golay depuis belle lurette. Nous ignorons le nom du propriétaire actuel. Ce que nous savons par contre, c'est qu'il n'a pas fait un furieux travail en recrépissant à la diable sa bâtisse. Crépis lisses tirés à la truelle en tous sens, teinté de gris, bref, cela ne casse pas des briques. Reste qu'à distance raisonnable, la maison

ancienne garde son allure, coiffée de son grand toit rouillé d'où émerge l'antique cheminée. A la voir on se plaît à imaginer la vie ancienne de ces lieux.

C'était là une maison à double emploi. D'une part ferme, d'autre part atelier d'horlogerie. Celui-ci était placé dans le haut du pignon à bise. Les fenêtres multiples et directement accolées les unes aux autres témoignent de cette forme d'occupation. On peut donc lire encore aujourd'hui dans les éléments architecturaux de la vieille bâtisse directement comme dans un livre. Les encadrements de pierre de taille des portes et des fenêtres furent particulièrement soignés. Bref, le constructeur avait eu le soin d'établir une maison selon les plus hauts critères architecturaux de l'époque. Nous la retrouverons ci-dessous.

Notons encore qu'il se peut que nos habitants, dès que le ski fit son apparition dans la région, à la fin du XIXe siècle, utilisent ce nouveau moyen de locomotion pour se rendre, soit dans le fond de la vallée, soit au village. Ce ne pouvait être alors, quand les conditions d'enneigement étaient bonnes, qu'un jeu d'enfant, surtout pour la génération montante, que de rejoindre ainsi ce que l'on pourrait appeler « les lieux habités ». Nous n'en savons pas plus à ce sujet.

Direction nos mesures. On traverse les pâtures contre la frontière franco-suisse éloignée d'ici de quelques kilomètres encore. On rencontre, à cinq cents mètres environ de la maison que nous venons de quitter, les traces d'un nouveau Mollard. Il ne reste guère que la forme rectangulaire, celle-ci dans le sens de la vallée, pente, et quelques pierres, vestiges des murs extérieurs. Un sapin a poussé directement sur l'emplacement, monté déjà haut, preuve que la disparition de cette maison est déjà relativement ancienne. Il faudrait des recherches vraiment attentives pour déterminer une date quelconque de cette disparition, et notamment l'étude poussée du cadastre et des cartes anciennes. Ce que nous ne ferons pas. .

Signalons encore que la pierre du pas de porte est restée encore intacte, lisse comme aux meilleurs jours. Il ne manque plus qu'un paillason pour s'essuyer les pieds et pénétrer dans une maison que l'on imagine encore, des décennies plus tard, avec la vie que l'on y menait autrefois. C'était ici probablement un simple chalet plutôt qu'une maison d'habitation à l'année. Encore que nous ne pouvons rien certifier.

La mesure suivante est à cinq cents mètres d'ici, à peine. Il s'agit-là d'une bâtisse d'une toute autre importance. Les sapins ont poussés nombreux sur une surface presque carrée. Ce qui fait imaginer un chalet – à défaut d'une vraie maison – avec un toit pyramidal, ainsi qu'en possèdent encore quelques-uns, non dans cette région, mais plus au nord-est de la Vallée, exemple chalet du Mont d'Orzeires en sa forme primitive, chalet de la Muratte et chalet du Petit-Sapeau, sur France, magnifique bâtisse avec sa grande cheminée, au sommet d'une belle clairière et avec vue, par beau temps, sur le vallon de Mouthé.

Nous mesurons ce carré avec les pas que nous n'avons pas retenus de manière précise. Estimons en seize dans le sens longitudinal et quinze dans l'autre sens.

Ce dut être ainsi une bâtisse imposante. Il se peut que maison et domaine ait été racheté un jour par les propriétaires des Grands Mollards sus-jacents, qui agrandissaient de cette manière dans une notable proportion leur propriété. Il en fut de même probablement pour la propriété que l'on va découvrir ci-dessous.

Ce qui étonne en ces lieux, pour le promeneur qui les découvre pour la première fois, ce sont des surfaces de pâture étonnement grandes, et surtout aussi cette profusion de sapins de grandes dimensions. Tout cela a un charme incontestable. Il faut cependant convenir que dans le sens d'une exploitation pastorale de qualité, il conviendrait de stopper voire de diminuer cette progression. Et cela sans que le coup d'œil n'en souffre.

Les feux que l'on fait après des décombrages sur les Mollards, de cet endroit jusqu'en dessus des Bioux, sont visibles souvent depuis toute la Vallée, y compris « l'autre bout », donc faits au vu et au su de tous. Et quand les grandes fumées, situation que nous avons évoquée dans un précédent texte, se propagent contre l'est, suivant le sens des combes, c'est là un spectacle plein de poésie.

Poursuite en direction des petits Mollards. Une nouvelle tranche de cinq cents mètres nous fait arriver sur une autre mesure. Celle-ci rectangulaire. Pour voir dans l'un des angles des églantiers dont les fruit, ces gratte-à-culs tels que nous les appelions, seront à point après les deux ou trois prochaines gelées. A vos bidons !

De cette endroit, d'où nous allons bientôt redescendre sur la vallée, est visible l'écurie plutôt que le chalet des Petits Mollards. Un chemin passe à ses côtés pour monter ensuite se perdre dans les vastes forêts. En le suivant, ou en le quittant bientôt, on pourrait rejoindre le Cerney ou le chalet du Milieu qui rentre dans nos bâtisses préférées, avec son grand toit si impressionnant. D'anciennes photos le montrent avec sa couverture de tavillon. Il était alors véritablement superbe.

La descente sur la Vallée se fait en travers de la pente. On retrouve bientôt ces jolis champs du Bas-du-Chenit. On voit à proximité les traces d'une ancienne exploitation de fer, on découvre un ruisseau dont l'eau se perd dans les prairies sous-jacentes. Bref, il y a dix choses à voir qui toutes témoignent d'une histoire ancienne pleine d'enseignement.

Et quel temps fait-il ? Ce matin c'était grand soleil, avec la promesse d'une promenade en tenue presque légère. C'était sans compter avec la rapidité des changements de conditions météorologiques. Il fait froid, le ciel est couvert, et sur les hauts, la première neige n'a pas encore fondu. Que voilà donc les premiers prémices de ce futur hiver dont la neige ne nous effrayera surtout pas !



Le Mollard des Golay au Sonneur.





Les Mollards des Golay dans les années soixante. Photo communiquée en son temps par M. Marcel Golay.



Un intérieur qui garde les traces de l'ancien temps.



Façade nord, la chéneau n'existe plus, la neige fond, l'eau dégouline du toit.



Masure no 2 selon le plan ci-dessus. A droite du sapin.



Pierre de la porte d'entrée, sans aucun doute.



Masure no 3, plan carré.



Masure no 4, plan rectangulaire. Au loin, le chalet des Petits Mollards que l'on retrouve ci-dessous.





Le ruisseau à vent de la Côte du Bas du Chenit. Il remplira le réservoir de l'ancienne scierie Magnin à l'époque établie au fond de la Vallée.



Sur cet emplacement était un petit chalet remplacé par la construction de gauche, construite à quelque distance de là.



Un chalet visible sur cette belle photo des foins d'autrefois effectués au bas de la Côte du Bas du Chenit. Y a de l'ambiance ! Et surtout du monde dans les maisons, et en conséquence sur les champs à l'heure d'été.



Le cabanon à Jean-Lucien Berney, ancien scieur. La couleur rouille des tôles lui permet de s'intégrer parfaitement dans les teintes de l'automne.



Là où piochaient les mineurs de Hennezel.



La Bursine. Sur le plat, l'emplacement de l'ancienne pisciculture.

LES MOLLARDS

La Revue. - LII^e année, n° 350 (dimanche 19 décembre 1920)

Sous ce nom, on désigne chez nous, des habitations isolées, ou plus ou moins groupées, édifiées sur un plan plus élevé que l'étage le long duquel sont construits les villages ou hameaux. Ces Mollards, on les trouve au-dessus du Brassus, de L'Orient, des Bioux, de L'Abbaye, établis sur des replats étroits de la côte escarpée qui forme le versant oriental de La Vallée entre 1100 et 1300 mètres. À vrai dire, le terme ne s'applique pas uniquement à des habitations, mais aussi à des pâturages, à des zones boisées. D'une manière générale, il est employé pour désigner l'ensemble du versant oriental, jusqu'au premier plateau. Sur le versant opposé, où les pentes ont une inclinaison beaucoup plus faible, le mot est inconnu et les cartes topographiques n'en font nullement mention.

Mollard ou Molard se retrouve dans la désignation de nombreux endroits du canton, et si l'on se reporte à Henri Jaccard (essai de toponymie) le terme viendrait du bas latin molare, dérivé de môles et signifierait éminence, hauteur. Les Mollards de la vallée de Joux ne sont pas précisément des éminences, des points culminants, mais bien plutôt des lieux situés le long de la pente. Ce qui est certain, c'est que pour les atteindre, il faut grimper dru et ferme.

On comprendrait difficilement qu'à l'heure actuelle des gens allassent défricher un coin de terre dans la région des Mollards et s'y établissent. Mais à l'époque déjà lointaine à laquelle les premiers habitants des Mollards vinrent s'y fixer, les circonstances étaient toutes différentes qu'aujourd'hui. Nul n'était tenu d'habiter les agglomérations villageoises ou leur voisinage immédiat. Chacun vivait essentiellement des produits du sol, tout aussi fertile le long des pentes, si ce n'est plus, que dans le fond de la vallée.

Plus tard, l'industrie horlogère s'implanta dans la contrée et une partie toujours plus importante de la population lui demanda ses moyens d'existence. Mais le travail s'exécutait à domicile et il n'était évidemment pas plus compliqué de fabriquer des montres sur les Mollards qu'au village. Ce n'est que beaucoup plus tard encore, vers la fin du XIX^e siècle, les conditions de travail ayant subi de profondes transformations, que les horlogers ont dû se grouper en ateliers ou fabriques et forcément converger vers les centres. Et

puis, là-haut, sur les Mollards, on était plus au soleil, plus au chaud et surtout plus au sec ; ceux qui y habitent encore le savent bien.

Maints hameaux du versant occidental ont disparu ; d'autres sont en état de dépopulation marquée. De nombreuses habitations foraines ont été abandonnées ou sont devenues des chalets d'alpage. Nos Mollards, heureusement, ont échappé à cette misère du sort. À part un ou deux, habités en été seulement, les autres se sont conservés bien vivants et sont habités encore à l'heure actuelle par des familles enracinées à leur sol, à leur coin, fidèles à leur horizon et qui, coûte que coûte, ne veulent pas désertier. Cela provient évidemment du fait que les Mollards, bien que haut perchés, demeurent relativement proches de leurs villages respectifs et qu'avec de la volonté et du courage, leurs occupants peuvent habiter en haut et travailler en bas. Mais certes, du courage, de la vaillance, il leur en faut, à ces braves gens, en hiver spécialement, car le triangle déblayant les neiges, ignore parfaitement les demeures excenriques.

Mais je voudrais vous parler plus particulièrement de l'un de ces Mollards, de celui qui porte sur la carte le nom de Mollards-des-Aubert, altitude 1297 m, et qui, depuis 1694 – date de l'acte d'acquisition de la propriété – est habité par une famille de ce nom. Les Mollards-des-Aubert sont situés au-dessus du Brassus. On y accède par un chemin très raide qui ne s'embarrasse pas de lacets et fonce tout droit vers le haut. Ce n'est pas un beau chemin, parce qu'il est pierreux, raboteux, traversé par d'innombrables racines saillantes, mais c'est quand même un joli chemin parce qu'il grimpe à travers la forêt, cette magnifique forêt jurassique, faite de sapins grands et petits, que l'hiver ne déshabille jamais, de hêtres élégants ou tortueux, de sorbiers, d'érables à la figure robuste, de buissons impénétrables, de coins de mousse fraîche, de minuscules clairières où s'épanouissent des fleurs aux teintes vives, des églantiers aux corolles de carmin.

Après une grosse demi-heure d'une rude montée, qui met les poumons à l'épreuve, une éclaircie se fait, des prés verts apparaissent avec, au beau milieu, deux bâtiments à la silhouette vénérable, dont un seul est habité. Nous sommes

aux Mollards-des-Aubert, à 1300 m, la plus haute habitation permanente de la vallée de Joux et probablement du Jura tout entier, l'hôtel du Marchairuz excepté.

Au premier coup d'œil, on trouve le site plaisant et on se prend à l'aimer. Ce n'est pas un plateau, ni une combe, ni une éminence, mais bien plutôt un vaste entonnoir dont le bord tourné vers le nord-ouest – celui par lequel on arrive – aurait été enlevé. Isolés du reste du monde, certes les Mollards le sont, car de la vallée, rares sont les points d'où l'on aperçoit la bonne maison si haut perchée et si bien dissimulée aux regards de l'extérieur. Elle porte la date de 1720 et vous a l'air avenant et intime de ces rustiques et confortables demeures, remplies d'espace, de chambres, de corridors, d'escaliers et de places diverses aptes à recevoir des outils, du combustible, tout le matériel d'un train de campagne et des tas de vieilleries, choses inutiles sans doute, mais auxquelles on tient, parce qu'on les a toujours vues et qu'elles représentent le passé, ce passé vers lequel on regarde davantage au fur et à mesure que l'on avance sur le chemin de la vie et qui vous console de bien des tristesses du temps présent. Des maisons comme ça, on n'en bâtit plus, on n'en bâtit plus jamais.

Aux caresses du soleil, la maison des Mollards offre une large façade abondamment fenestrée ; aux morsures du vent d'ouest aussi, car là-haut, le joran souffle de toute la force de ses robustes poumons et sans repos ni trêve, livre de furieux assauts aux obstacles qui se dressent sur sa route.

À une faible distance, s'élève une petite éminence, un crêt, observatoire idéal d'où l'œil charmé embrasse une étendue immense de forêts, de pâturages, des tronçons de la route du Marchairuz et, par-dessus tout, le noir, le sombre et mystérieux Risoud, avec les hameaux, les voisinages qui s'étirent à ses pieds. Et je présume que de temps à autre, les gens de la maison poussent leurs pas jusqu'au sommet, pour prendre l'air, et puis aussi dans la pensée de contempler une parcelle au moins du monde habitée et se convaincre par là qu'ils ne sont pas seuls sur la terre. À moins qu'ils ne l'évitent et ne la fuient, de peur de sentir trop cruellement leur isolement.

Il existait jadis sur le sommet de cette hauteur, vous ne le devineriez jamais ! ... un moulin à vent. Le fait est authentique, absolument, il moulinait du grain et actionnait des «mécaniques» utilisées dans la fabrication des couteaux. Ce moulin fonctionnait encore vers 1840 environ, mais un

fâcheux coup de vent lui causa de si graves avaries que l'on renonça à le réparer.

Aux Mollards on ne voit rien de l'extérieur, rien de la vie. Des événements extraordinaires pourraient se produire sans que l'on s'en doutât. Les touristes ignorent la maison isolée, et à part le facteur qui monte régulièrement, on ne voit jamais personne. On y est bien à l'abri des jouissances diverses nées des progrès de la civilisation ; néanmoins on y paie les impôts comme partout ailleurs.

Mais dira-t-on ? les habitants des Mollards ne doivent-ils pas mener une existence terne et tissée d'un ennui perpétuel, puisqu'elle se passe en somme, en marge de la société. Je gage que non ! D'abord il y a l'été. En été, les communications sont relativement aisées et passer la bonne saison au sein d'une grande et forte Nature, dans un site d'une rustique et sereine beauté où tout est paix et harmonie, n'est-ce pas un privilège ? C'est mon avis ! Mais en hiver, la situation est bien différente et j'ai la conviction qu'en cette saison pénible, l'éloignement et la solitude doivent parfois peser d'une façon cruelle sur les épaules des habitants des Mollards et cette opinion, je n'en doute pas, recueillera l'assentiment de tous ceux qui, à la montagne, habitent en dehors des grandes routes. C'est qu'en hiver, malgré la neige accumulée, l'absence de chemins tracés, malgré l'ouragan, il faut aller à l'école, descendre aux provisions, etc. Et hors de cette montagne, on ne se représente guère ce qu'il faut de volonté, de courage et de peine pour maîtriser les difficultés de tous genres créées par l'hiver. Il y a cependant des compensations. À l'altitude des Mollards, le soleil respalendit parfois, tandis que le fond de la vallée – cela arrive de temps en temps – croupit sous le brouillard. Et puis, les froids nocturnes n'y sont jamais aussi intenses qu'en bas. Les -25 à -30 degrés dont nous tirons volontiers vanité sont choses inconnues là-haut.

Certes, en persistant à habiter leur maison si malaisément accessible et si en dehors de tout, les gens des Mollards témoignent d'une volonté et d'une ténacité peu communes. Mis je vois dans leur cas quelque chose d'autre, de mieux encore, savoir : un inébranlable attachement à la maison familiale, à la demeure des ancêtres. Et c'est un tel sentiment, je n'en doute pas, qui les rive à leur habitation, à leur coin et les met à même de considérer leur isolement géographique comme une chose d'importance secondaire.

Depuis longtemps, la force centripète qui attire les populations vers les centres, sévit fiévreusement, et quantité de gens, nullement obligés

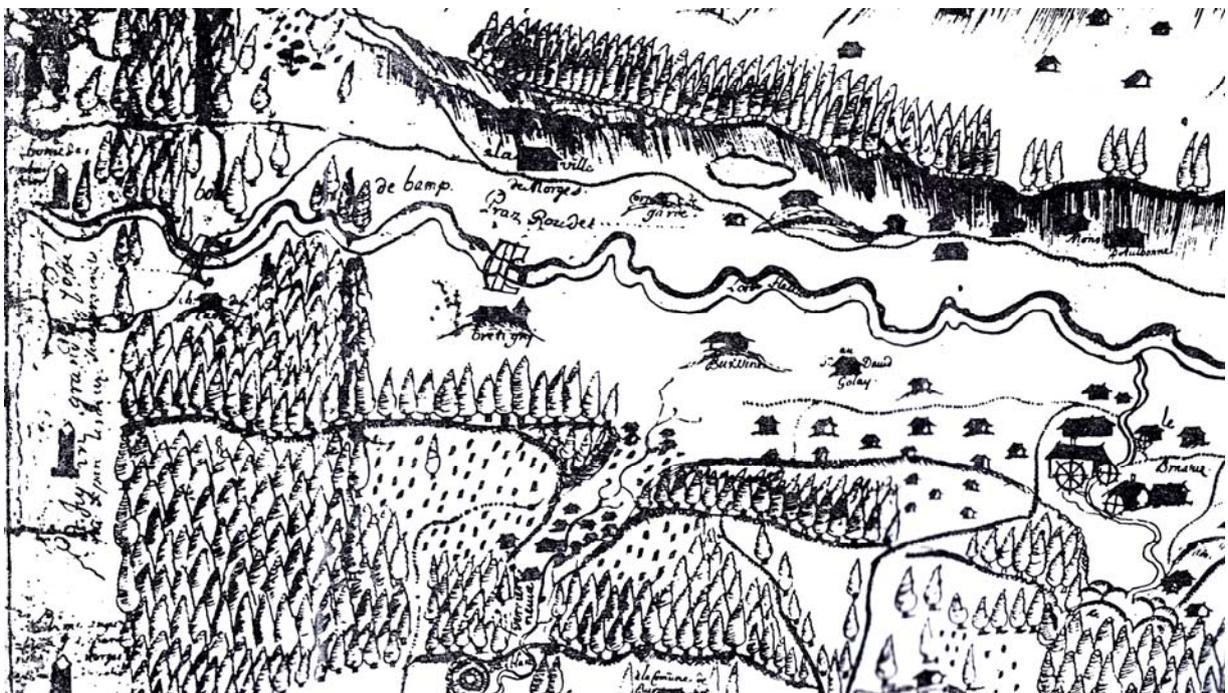
par les circonstances, ne sont pas tranquilles tant qu'ils n'ont pas élu domicile dans les localités centrales, où l'existence est, sous certains rapports plus commode et plus agréable. Aussi notre respect et notre admiration s'en vont à ceux qui, comme les habitants des Mollards-des-Aubert, malgré les difficultés de tous genres auxquelles ils ont à faire face, malgré l'isolement et le silence des lieux, tiennent fidélité à la maison des ancêtres et ne la veulent point désertter. Que leur réso-

lution ne fléchisse pas, que le bonheur et la joie de vivre soient leur partage, que leur génération se perpétue dans la bonne et accueillante maison. C'est notre vœu sincère.

Sam. AUBERT.

(Tous droits réservés.)

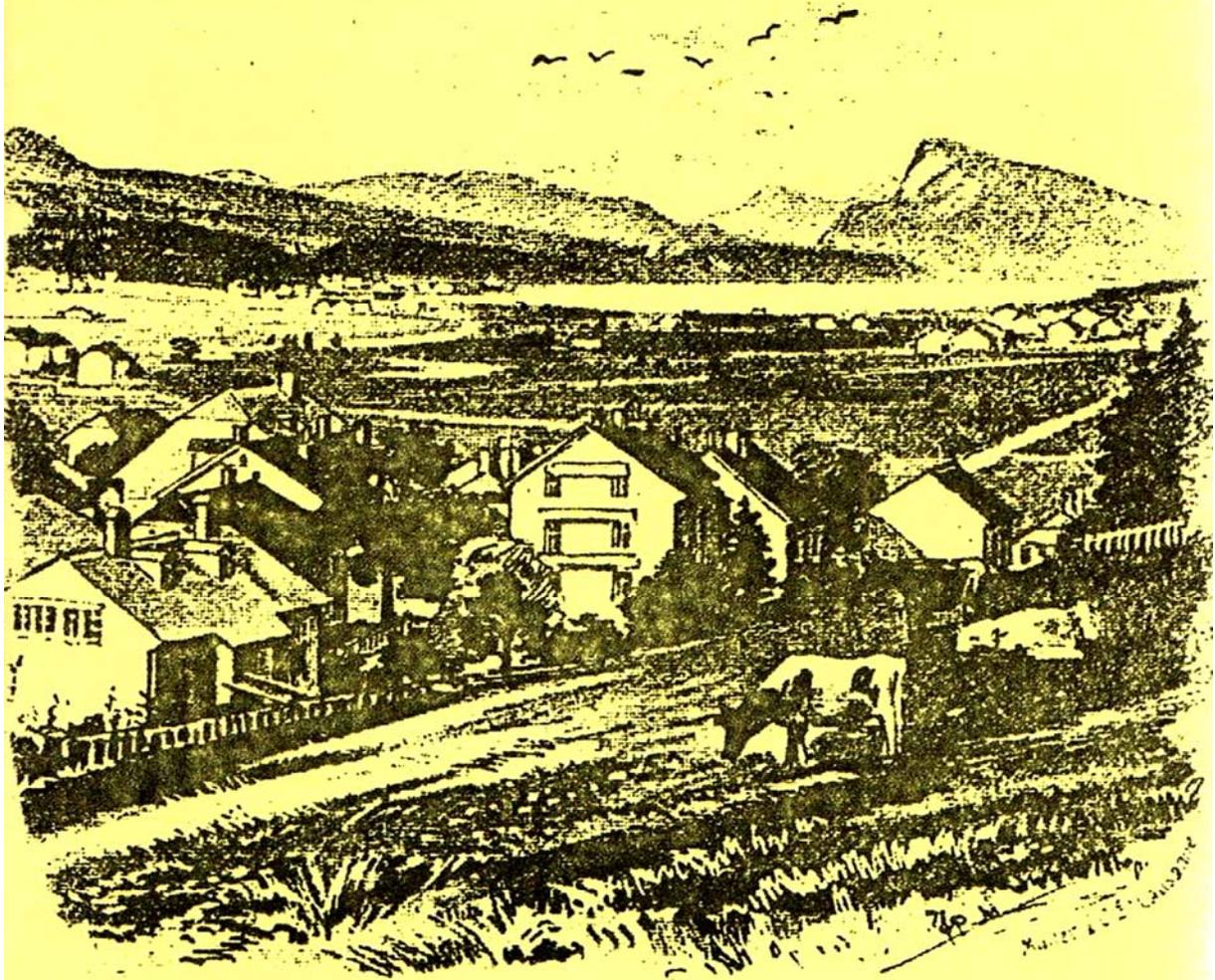
Transcription Jean-Luc Aubert, Genève



Retour sur le passé avec la carte Vallotton dite de Yale, de vers 1710. On constate l'abondance de maisons, non seulement au bord de la route du Brassus à Bois d'Amont, mais aussi sur la Côte du Bas du Chenit, où plutôt au niveau des Mollards.

MARCEL GOLAY

**REGARD
SUR LE XX^e SIÈCLE**



ÉDITIONS LE PÈLERIN

COLLECTION "JADIS"

NO 48

MARCEL GOLAY

REGARD SUR LE XX^e SIECLE

1992

EDITIONS LE PELERIN

1993

DANS LA MEME COLLECTION

17. Annette Dépraz Un village brûlé, 1984.
 20. Lucien Reymond Une course dans le Jura au XVIII^e siècle, 1985.
 23. David des Ordonns Histoires de loups, 1984.
 24. David des Ordonns Anecdotes de l'ancien temps, 1985.
 26. Auguste Piquet Les néveux, 1985.
 27. Lucien Reymond Les mineurs de la Dent-de-Vaulion (chercheurs d'or), tomes I et II vendus ensemble.
 29. Annette Dépraz En passant par les Laisinettes, 1987.
 30. Annette Dépraz Souvenirs du début du siècle, 1988.
 31. Fernand Golay A la recherche du Minotaure, tome premier: "Une enfance aux Bioux", 1989.
 32. Fernand Golay A la recherche du Minotaure, tome second: "Une longue route", 1989.
 33. Emile-Henri Rochat Manuscrits déposés dans la tour de l'ancienne église du Pont, 1989.
 34. E.-D. Turrian Les églises de la Vallée de Joux en 1896, 7 dessins, 1988.
 35. David des Ordonns Notes historiques sur la Larde, 1991.
 36. Aubert-Schuchardt Une aventure dans les pâturages du Cerney, 1990.
 38. Georges Golay Le Sapin à Siméon, 1990.
 39. Marcel Golay Histoires d'autrefois, 1991.
 41. Claude Berney Les canons de Bunau-Varilla, 1991.
 42. Edouard Rod Un coupable, 1991.
 43. Auguste Piquet Bref survol de l'histoire de la Vallée de Joux, 1992.
 44. Juste Pithon Contes et légendes de notre pays de Joux, 1992.
 45. John Golay Chronique combière, 1890-1923, 1992.
 46. Charles Lecoultre Mon enfance à la Golisse, 1993.
 48. Marcel Golay Regard sur le XX^e siècle, 1993.
 47. Anciens chroniqueurs combiers Un incendie au Lieu en 1691, 1993.

* * *

*Regard sur le XXe siècle, ou le parcours fantastique
d'un petit Combièr à travers l'évolution de ce siècle.*

P R E F A C E

*Ce récit se veut réaliste. Il reflètera et fera
revivre un siècle d'histoire. Avec ses bons et ses
mauvais moments. Il retracera les réalités de la vie
mouvementée d'une région attachante.*

*Ceux qui n'ont pas connu cette époque, et les
jeunes surtout, s'étonneront peut-être que des gens
aient pu vivre de cette vie qui est tout de même, mal-
gré son aspect ancestral, celle du vingtième siècle.*

*Rendons hommage en passant à ceux qui avant nous
ont peuplé la Vallée. Ils ont fait tout ce que nous
avons hérité d'eux, les constructions en particulier,
avec les habitations, les églises, les collèges, les
fabriques. Il faut le reconnaître, ils ont parfaitement
su gérer leurs affaires. Oui, c'étaient des bâtisseurs
qui ont lutté contre l'adversité, qui ont travaillé
beaucoup et durement, mais qui ont su en somme se
créer une vie assez agréable en tenant compte du peu
qu'ils possédaient autrefois.*

*Maintenant voici déjà la fin du XXe siècle, siècle
du mouvement. Qui s'accélère encore et que rien, sem-
ble-t-il, n'arrêtera, tant la technologie progresse.*

Bon vent à ceux qui suivront.

Et bonne lecture à ceux qui nous accompagnent.

Marcel Golay

Plantons le décor

Imaginez une vieille ferme foraine perdue à mi-hauteur sur le flanc de la Vallée, côté Marchairuz. Une de ces bonnes vieilles maisons bâtie dans les années 1750 environ. Qui se dénommait "Les Mollards du Bas-du-Cherit". Ce n'était pas les Mollards du Brassus appartenant aux Aubert; ce n'était pas non plus les Mollards de Chez Meylan appartenant anciennement à Jules Reymond-Meylan. Celle-ci était dans la même lignée certes, mais c'était la dernière en allant contre la frontière; les Mollards aux "Zuniers", les Golay chez Sonneur. Vous vous direz: "Pourquoi ce nom de sonneur?" C'est tout simplement que l'ancêtre de ces Golay descendait au Brassus à toutes les occasions de sonnerie des cloches. Et en patois, le sonneur, c'est le zunier.

Est-ce que vous vous en rendez compte? Trois quarts d'heure pour descendre et autant pour remonter! On peut dire que les gens avaient le temps, en ce temps-là! Et pas question bien sûr d'un autre moyen de locomotion que les pieds.

D'ailleurs il n'y avait pas de route pour arriver à cette maison. Il n'y en a même pas encore à l'heure actuelle. Seul un chemin à char à travers les pâturages permettait d'y accéder. C'était une de ces bonnes vieilles maisons mitoyennes, avec d'un côté un atelier

d'horlogerie, et de l'autre un atelier de charpentier. Qui d'ailleurs à l'époque n'était pas un peu charpentier ou couvreur ? La cuisine était au milieu, utilisée par les deux ménages. Avec le creux du feu au-dessus duquel était la grande cheminée où se fumait la charcuterie. Sur le creux du feu même, le chauderon où cuisait la soupe de toute la maisonnée. Le parterre de la cuisine était fait de grandes dalles de pierre plates qui ne facilitaient guère évidemment l'entretien et la propreté.

Le rural était aussi utilisé par les deux familles sans distinction aucune. Une époque que je peux qualifier de dorée. Car si les gens n'avaient pas d'argent, et s'ils travaillaient du matin au soir, ils étaient cependant heureux. Et la femme n'avait pas à envier le manteau de fourrure de sa voisine, ni l'homme la belle voiture de son voisin!

L'électricité... c'était un litre de pétrole qui éclairait trois mois. L'eau... elle arrivait à la fontaine du néveau par une conduite faite en tuyaux de bois, captée depuis sa source. On allait la chercher avec un bidon au fur et à mesure des besoins. Il faut le dire, à cette époque, on s'assurait d'avoir une source avec de la bonne eau avant même que de construire. Et quoiqu'on ne la faisait pas analyser à Lausanne, tout le monde se portait bien.

Il y avait aussi le four à pain. Car alors, sans voie de communication, il fallait se débrouiller avec les moyens du bord. On labourait, on semait du seigle et de l'orge et on faisait son pain au four de la maison.

On se pose parfois la question: "Pour quelles raisons bâtissait-on à cette hauteur?" Car si on regarde bien, il y avait partout des habitations de ce genre au même niveau le long de la Vallée. Qui ont presque toutes été transformées en chalets d'alpage, les domaines attenants devenant pâturages. La raison est fort simple. Le climat, à cette hauteur, est beaucoup plus doux qu'au fond de la Vallée. Situation dort ne tiennent plus compte maintenant les habitants avec les chauffages modernes.

Précisons encore qu'autour de cette maison, au début du siècle, il y avait environ 7 à 8 poses de champs et un petit pâturage. Et que le tout appartenait au même Golay dit Chez Sonneur.

Situation dans le temps

Il faut le redire, nos prédécesseurs étaient de grands bâtisseurs. Ils firent bien avant nous des cathédrales, des églises, et puis des collèges, des casinos! et surtout ici nos fabriques d'horlogerie. Que leurs successeurs n'eurent qu'à agrandir et à faire

tourner, ce qui n'a pas hélas toujours été le cas. Mais il demeure malgré tout une belle industrie et un avenir intéressant pour la jeunesse.

On se trouve bien loin malgré tout des premiers habitants de la Vallée. Qui eux, durent défricher et bâtir leur maison afin de se mettre à l'abri. Puis qui se trouvèrent dans la nécessité de trouver leur nourriture qui était à l'origine à base de seigle et d'orge, céréales desquelles on faisait le pain. Les produits du jardin étaient aussi soigneusement cultivés. D'autre part chacun ou presque avait son fusil de chasse et sa canne à pêche pour compléter l'ordinaire.

Au début de ce siècle la population était encore extrêmement modeste, avec des familles nombreuses et très peu d'argent. Il n'était ainsi pas rare de voir tous les enfants d'une même famille porter le même habit de communion. Pas rare non plus de voir un homme ayant acheté un habit pour son mariage, le porter également pour aller au cimetière.

On verra par la suite à quel point la vie a évolué et comment on est passé de la misère à un confort qui pourrait paraître quelque peu indécent à nos anciens du début du siècle s'ils pouvaient revenir parmi nous.

L'enfance

Replaçons-nous dans ce contexte familial. La maison des Mollards appartenait à ce moment-là à une seule

famille dont le dernier des fils avait repris la succession. Qui s'était marié et avait eu deux garçons dont celui qui nous intéresse fut le cadet.

Si vous avez bien suivi le détail de l'habitation, vous aurez compris que le logement était vraiment primitif. Le papa exploitait le domaine en priorité. A côté de ça il travaillait une partie de la journée à l'établi, quand il y avait du travail, ce qui n'était pas toujours le cas, le chômage sévissant périodiquement et laissant souvent derrière lui des périodes de peu de gain, avec une assurance chômage inexistante.

Alors on ne regardait pas aux heures de travail dans une journée. On se levait à cinq heures pour gouverner et le soir on restait facilement à l'établi jusqu'à dix ou onze heures. La journée se passait assez agréablement. Il fallait donc gouverner, puis aller à la laiterie, ce qui demandait trois quarts d'heure pour descendre et autant pour revenir. Tout ça pour quelques litres de lait à dix-sept centimes le litre! Quelle patience! Ces gens, parents et enfants, vivaient ainsi dans leur maison foraine. Mais ils étaient très avantageusement connus, et il ne se passait guère de jours sans que passe un visiteur. On s'arrêtait aux Mollards. C'était toujours une petite causette. On apprenait les nouveaux. Enfin on avait le temps. Et la vie passait ainsi, partagée entre le travail et

les loisirs qui étaient le soir en famille, le père travaillant à l'établi et les enfants s'amusant ou écoutant les belles histoires que les parents savaient si bien raconter.

Je me souviens qu'un jour Charles de la Thomassette était venu avec son chien de chasse. Nous avions une belle chatte tricolore. De peur elle avait sauté sur la grande armoire qui allait presque jusqu'au plafond et n'avait pas rebougé tant que le chien était resté là.

Nous étions ainsi une belle famille, avec des parents tellement gentils que leur gentillesse déteignait sur les enfants. Ce qui n'empêchait pas ceux-ci de faire une bonne crasse de temps en temps. Si peu méchante cependant que tout le monde en riait. Ces parents-là ne savaient pas gronder, et encore moins punir. Ils se donnaient la peine d'expliquer à leurs enfants que leur bonté obligeait à rester tranquille. Une explication claire et ouverte, et ils savaient ce qu'ils avaient à faire. Une vie simple dans une famille simple. Les journées et les saisons se passaient ainsi. Il n'y avait pas beaucoup d'argent. On en dépensait peu d'ailleurs. On vivait surtout au grand air.

La nourriture consistait entièrement en choses naturelles. Avant tout les produits du jardin, légumes et fruits. Chaque automne, c'était la mode, on achetait un porc qui pesait environ huitante kilos à la descente des montagnes, et on finissait de l'engraisser avec les

déchets du jardin de l'automne. A la fin de novembre ou au début de décembre, c'était la grande journée de boucherie, avec, en s'organisant bien, de la viande pour le ménage pour tout l'hiver. Il faisait bon aller à la cheminée dépendre un saucisson, une boucle de fraîche, un morceau de lard ou de jambon. Ces journées de boucherie, quelle fête! Henri du Pré-Rond arrivait de bonne heure. Toutes les installations étaient prêtes. Il n'y avait plus qu'à sortir le condamné du boiton, et hop, tout allait très vite dès ce moment-là. En dehors de cette viande de haute qualité, on achetait un bouilli pour le dimanche, et ce qui restait faisait le dîner du mercredi.

En automne on encavait les produits du jardin: pommes-de-terre, choux et choux-raves, sans oublier le tonneau à choucroute. En s'ajustant bien, la maman arrivait tant bien que mal à passer l'hiver. On allait beaucoup cueillir des petits fruits dans les bois pour les confitures. D'ailleurs il en était de même pour le combustible. Il n'était pas question de se promener dans les forêts sans rapporter sa charge de bois-mort, ce qui économisait de beaucoup le bois de chauffage. Oh! qu'elles étaient belles, ces randonnées dans les bois et les pâturages! Et les champignons en automne... on les visait de loin, car ils avaient le temps de pousser, n'y ayant pas là-haut du monde toute la semaine pour les cueillir au fur et à mesure qu'ils grossissent.

Parfois on agrandissait le tour en allant jusqu'aux Grandes-Roches. En passant à la Burtignière on allait boire de l'eau sulfureuse à la fontaine. Mais d'où pouvait-elle bien venir, cette eau ? Et bien il faut se souvenir qu'anciennement il y avait, sur la Côte de la Burtinière, des mines de fer qui alimentaient les forges du Brassus. Personne n'aurait passé par là sans s'arrêter pour se désaltérer. Mais cette fontaine fut enlevée on ne sait pas pourquoi.

D'autres fois encore on allait au Piquet ou chez Dalloz, ou encore chez Piervoton aux Piquet-Dessus. Chaque fois on avait droit à un sirop à quinze. Pour nous c'était une journée de grand bonheur. On était en famille et cela seul nous suffisait amplement.

La vie était ainsi faite de calme et de tranquillité. On vivait au grand air. Il n'était pas question de pollution. On était sûrement beaucoup plus heureux que les enfants d'aujourd'hui devant leur télévision. On était très bien nourri. Le matin beurre avec fromage et confiture. A neuf heures et à quatre heures, toujours un morceau de bon pain. Une nourriture simple mais saine et bonne. Il faut dire que le lait, c'était du bon lait, et il n'y avait pas plusieurs qualités. Les centrifuges n'existaient pas. Le beurre de même était d'une seule qualité, la meilleure. Il n'était pas question de mélange avec toutes sortes de graisses.

L'habillement comme le reste était forcément simple.

Il n'y avait pas boutique et sur-boutique. Et il n'était pas question de réapprovisionner sa garde-robe. Les gens gardaient fort longtemps leurs habits en y mettant le plus grand soin. Pour les enfants, les mamans se débrouillaient avec les moyens du bord en confectionnant elles-mêmes robes, pantalons et blouses. C'était ainsi. Il fallait bien faire avec ce qui existait.

Il faut dire ici que la maman avait eu un apprentissage de couture de trois ans à Bière. Avant de se former pour aller deux ans en Italie, chez le Comte de Horchi, pour enseigner le français aux enfants. Puis quatre ans en Allemagne pour la même raison. C'est dire qu'elle avait acquis des habitudes et qu'elle était au point, tant pour élever ses enfants que pour gérer son ménage.

Les jouets... il fallait se les inventer. Il n'y avait pas de bazar qui vendait des trains électriques ou des autos avec conduite à distance. On allait chercher une dizaine de belles pivettes, on y plantait quatre bois secs pour faire les jambes et un pour la queue. On préparait une place au jardin avec de petits cailloux pour faire l'écurie et la journée durant on s'amusait ainsi.

Un jour que nous étions descendus, mon frère et moi, sur la côte pour nous amuser sur la grande terrasse où il y avait un grand sapin, une achote comme on l'appelait, on entendit tout d'un coup le pouet-pouet d'une

auto venant de France. Comme on nous avait bien mis en garde contre les bêtes sauvages et surtout contre la rage, car il y en avait aussi à cette époque, pris de panique nous nous précipitâmes du côté de la maison en hurlant de peur! La maman qui était toujours aux aguets, vint cependant à notre rencontre pour nous rassurer. C'était la première fois que nous voyions, mais surtout que nous entendions, une automobile.

Si l'été se passait dehors, l'hiver nous étions prisonniers de la neige. Mais la maison était vaste, et l'on trouvait toujours un petit coin pour bien s'amuser. On n'en demandait pas tant.

Je me souviens d'une fois où il fallut descendre une génisse au Brassus. Il y avait un mètre vingt de neige. Tous les hommes des environs vinrent avec des pelles pour ouvrir une tranchée qui était bien longue de trois kilomètres. Ils avaient travaillé toute la journée. C'était cela, la solidarité, et on savait ce que c'était. Car on avait toujours besoin les uns des autres, et il y avait une bonne entente entre tous.

Malgré ces hivers rigoureux, il y avait toujours à la fin mars un coin de jardin, à la chappe, où maman semait ses plantons. A cette hauteur la neige fond très vite. C'étaient les femmes qui faisaient les jardins et s'occupaient des légumes. C'était leur vie.

Des hivers de ce temps-là, parlons-en un peu. Les routes s'ouvraient avec le triangle traîné par des

chevaux. C'étaient de bonnes bêtes qu'on nommait chevaux de grands bois. Ceux-là étaient habitués à traîner des grosses charges. Tous les débardages en forêt et les transports aux scieries, c'étaient eux qui les faisaient en lieu et place des tracteurs et des camions, et ils faisaient moins de dégâts aux arbres. C'étaient de bons chevaux, intelligents et obéissants desquels on disait qu'ils étaient extrêmement dociles s'ils étaient bien traités. Tel ce cas où un voiturier commandait ainsi son Bijou, un pas ou même un demi-pas en avant ou en arrière, et où il obéissait.

Dans ces tournées de triangle, on ne passait pas devant un bistrot sans s'arrêter. Tout le monde offrait un verre. Une fois que ça avait duré fort longtemps, quand nos gaillards étaient repartis avec leur triangle, la neige était déjà toute fondue!

Au début de son installation à la Vallée, le Dr. Rochat habitait au Pont. Un jour qu'il devait visiter un malade Devrière-la-Côte et qu'il faisait une bise à décorner des boeufs, il dut venir avec le train, comptant trouver un traîneau qui le conduirait chez son patient. Arrivé au Sentier il alla voir un hôtelier du village qui avait l'habitude de conduire le Dr. Décombaz lors de ses tournées. L'hôtelier vint sur le pas de la porte et, voyant cette bise, dit au docteur Rochat: "Vous ne voyez pas qu'on mette un animal dehors par ce temps!" Le Dr. Rochat qui, par précaution avait

emporté ses skis, n'eut plus qu'à les enfourcher et traverser la côte. Quel courage! Il avait conscience de sa charge et ce jour-là eut le bonheur d'avoir sauvé son malade.

Une autre fois que la bise soufflait sur la Vallée depuis plusieurs jours et que les routes n'étaient plus praticables, le Dr. Rochat téléphona au municipal responsable pour voir s'il ne voulait pas faire quelque chose pour améliorer la situation. Celui-ci lui répondit: "Que voulez-vous; il faut attendre que ça se calme, et puis on verra!"

Le hameau du Bas-du-Chenit, avec toutes ses maisons éparpillées, était une région importante. Il y avait beaucoup plus de maisons que maintenant. Les unes ont brûlé, d'autres ont été démolies ou sont tombées en ruine. Les familles étaient nombreuses. Il y avait deux écoles, l'une chez Bonnard avec quarante élèves. Là c'était M. Rouge qui enseignait. Cette maison, nommée plus tard par les nouveaux propriétaires "Les Orbettes", a été incendiée en 1972 avec tout le quartier. Il y avait encore l'école enfantine vers la croisée. La dernière année que nous étions aux Mollards, mon frère descendait à travers la forêt pour aller à l'école au Bas-du-Chenit.

Ouvrons une petite parenthèse pour parler un peu de notre Vallée. Qui à elle seule forme un district composé de trois communes: celle du Lieu, constituée en 1396; celle de l'Abbaye en 1571; et celle du Chenit en 1646.

Les villages de la Vallée portent tous des noms très naturels. Le Lieu étant celui de Dom Poncet. L'Orient étant placé à l'orient de l'Orbe. Le Sentier étant bâti sur le sentier reliant le Lieu au Brassus. Et ainsi de suite pour tous les villages. Chaque commune se compose de trois fractions de commune. C'est ainsi qu'au Chenit, à la fin du dix-neuvième siècle, à la suite de diverses dissensions et de rivalités, la commune se divisa en trois fractions qui furent reconnues par décret officiel du Grand Conseil. Le Sentier le 17 novembre 1900. L'Orient le 9 mai 1904. Le Brassus, le 23 novembre 1908. Ces fractions de commune ont pour autorité législative l'assemblée de tous les citoyens, et pour autorité exécutive, un conseil administratif.

Avec une superficie de 100 km², la commune du Chenit est la deuxième du canton, et la quatrième de Suisse en surface forestière, avec 2463 hectares de forêts.

Le début de ce siècle a été profondément marqué par la guerre mondiale déclarée en 1914. Et je vois encore ces deux trompettes du Bas-du-Chenit descendre du côté de la gare pour prendre le train en entonnant des chants patriotiques. Et suivis de toute la population qui, malgré la tristesse de ces départs, chantait avec la même foi et le même courage au moment de se quitter, avec devant cette inconnue, la guerre.

Et voilà, les hommes partis, les femmes et les enfants

se retrouvaient face au travail qu'il fallait bien faire. Là aussi la solidarité joua pleinement, et il se trouva toujours un homme resté là pour venir traire matin et soir. Et les enfants ne rechignaient pas à la tâche, habitués depuis tout petits à s'aider aux différents travaux de la campagne. On faisait ça comme si on jouait. D'ailleurs chez nous notre papa ne nous avait-il pas acheté des petites fourches adaptées à notre grandeur ? Tout glorieux de pouvoir nous aider, même si peu soit-il, nous étions contents.

Un jour que les vaches étaient aux champs, nous avions une belle génisse un peu vindicative, j'étais appuyé contre la barrière du jardin. Tout d'un coup cette bête me fonce dessus tête baissée. Sans la présence d'esprit de ma marraine qui était là avec une fourche à la main, que serait-il resté de moi, gamin de six ans ?

Et c'est ainsi que la vie nous a pris, et aussi nous a appris tout ce qu'un homme devrait savoir, la vie dure de ce temps, le travail et l'économie.

La guerre était bel et bien là, avec toutes ses horreurs, et l'on apprenait à se débrouiller tant bien que mal, parfois plutôt mal que bien.

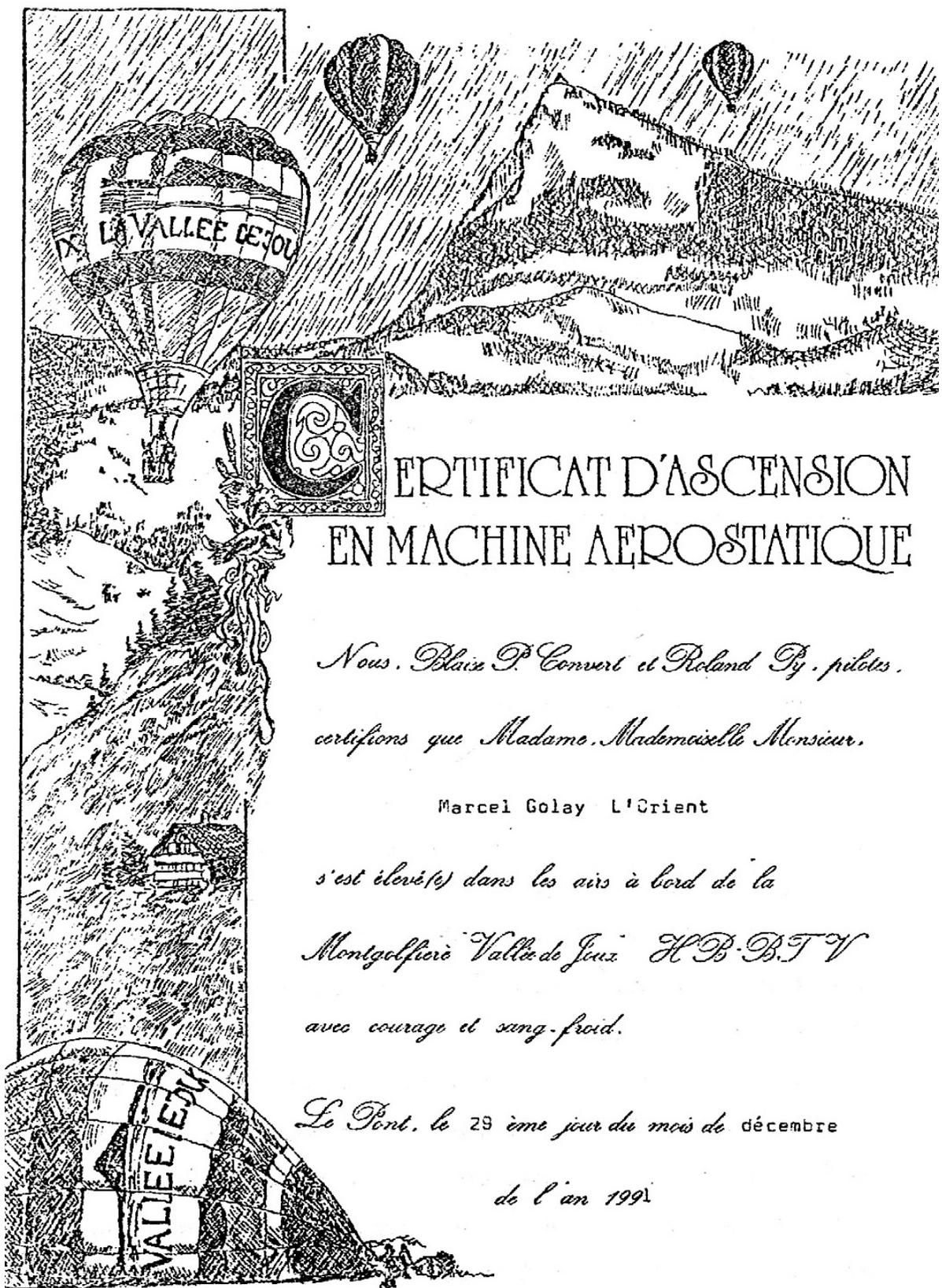
Ca me rappelle notre ami Léon de Bois-d'Amont qui hésitait à partir pour la guerre alors que son père lui disait: "Vas-y Léon, c'est pour la France". Il se décida finalement. Mais comme il ne pensait pas revenir, il lança sa clef dans le jardin. Etant quand même revenu, il eut beau la chercher, il ne la retrouva pas, si bien

qu'il dut changer de servure!"

Ce même Léon était voiturier et venait régulièrement chercher du sable vers Chez Tribillet avec son copain. Ils avaient deux chevaux, car ils devaient doubler pour monter le Brassus. Un jour ils avaient fait un arrêt important chez Dalloz pour boire un canon. Les deux bêtes étaient attachées devant le café. Tout d'un coup un de ces farceurs du Bas-du-Cherit qui rentrait des Grands-Plats fait irruption dans le café et crie: "J'ai rencontré deux chevaux qui partaient seuls contre le Bois-d'Amont, ce ne seraient-y pas les vôtres?" Le Léon se lève précipitamment, renverse son verre en sortant et, arrivé dehors, ne peut que constater que les chevaux sont encore bien là!

Notre vie sédentaire en ces lieux forains devait bientôt prendre fin. La place de gérant à la laiterie du Brassus étant à repourvoir, mon père postula et ce fut lui l'heureux élu. Mais, étant mobilisé, ayant tout juste obtenu un congé pour se mettre en train avec son nouvel emploi, la maman dut se débrouiller pour faire la vente des produits, la comptabilité et tout et tout. Un jour il n'y avait pas assez de lait, un autre c'était le beurre qui manquait. Nous les gamins, nous allions chercher le lait dans les alpages. Le beurre venait de Hollande, en tonneaux de cinquante kilos. Il était salé pour la conservation.

Là dessus vint se greffer une épidémie de fièvre aphteuse. Alors les régions contaminées furent délimitées,



CERTIFICAT D'ASCENSION
EN MACHINE AEROSTATIQUE

*Nous, Blaise P. Convert et Roland Py, pilotes,
certifions que Madame, Mademoiselle Monsieur,*

Marcel Golay L'Orient

*s'est élevé(s) dans les airs à bord de la
Montgolfière Vallée de Jouz H.P.B.T.V
avec courage et sang-froid.*

Le Port, le 29^{ème} jour du mois de décembre

de l'an 1991

et pour passer de l'une à l'autre, il fallut tremper ses pieds dans un bollion de désinfectant. Les paysans des environs n'ayant pas le droit de passer ces limites, ils apportaient leur lait jusque là, et c'est nous les gamins qui allions le chercher avec de petits chars à quatre roues. Cette limite se trouvait vers chez Edouard, au voisinage Chez Loyal qui a été consumé depuis lors par un incendie.

Plus tard, à la fin de la guerre, ce fut une épidémie de mauvaise grippe qui emporta plusieurs de nos soldats. Et pour corser le tout, il y eut encore la grève des chemins de fer qui paralysa tout le pays. Je vois encore les soldats qui devaient mobiliser à Liorges passer le Marchairuz au mois de novembre par la neige et par une grosse bise, ce qui provoqua encore plusieurs décès dans les rangs. Il y en a qui ne sont pas revenus. Moi-même qui ai passé par cette mauvaise grippe, je suis resté trois semaines au lit sans connaissance.

Mais la guerre pourtant eut une fin. Ainsi le 11 novembre 1918 l'armistice fut signé à Compiègne. Ceux qui croyaient dominer le monde durent rendre à la France l'Alsace et la Lorraine.

La guerre apporta une grande évolution, avec l'augmentation des salaires, mais aussi l'augmentation du coût de la vie d'une façon très générale. On vit également se développer de nouvelles inventions, avec en particulier l'essor de l'industrie automobile et celle de